



Imprimer cet article publié le 14-05-2009 sur le site www.la-croix.com

la-Croix.com



Le pèlerinage religieux et politique de Benoît XVI

Le pape est parvenu à tisser le fil de la paix, surprenant par des prises de position politiques fortes dans le conflit israélo-palestinien et des perspectives audacieuses dans le dialogue entre les religions (voir la vidéo en bas de l'article)



Le pape et les dignitaires chrétiens, juifs, musulmans et druzes se sont levés et ont joint leurs mains pour accompagner le rabbin Alon Goshen-Gottstein qui chantait "Salam, Shalom, Dieu, accorde-nous la paix". (Photo AFP/Safadi)

Du pèlerinage de Jean-Paul II en Terre sainte, en l'an 2000, était restée l'image du [pape priant au mur du Temple de Jérusalem](#). De ce voyage de Benoît XVI, on retiendra vraisemblablement son image face à un autre mur, [celui qui désormais sépare Israël des Territoires palestiniens](#), sous le regard d'un mirador. Deux murs, à moins de dix ans de distance, celui de l'espérance et celui de la haine.

Ce choc des deux images est toutefois trop rapide, car on ne saurait réduire le pèlerinage de l'évêque de Rome à cette seule journée en terre palestinienne. On doit aussi évoquer d'autres moments au moins aussi importants : [Benoît XVI invoquant les trois monothéismes au mont Nébo](#), ou à la [mosquée d'Amman](#), son rendez-vous – manqué aux yeux de certains Israéliens – de Yad Vashem, et cette matinée magique d'un pape tentant de tracer un fil entre [la mosquée du Dôme du Rocher et le Mur occidental, à Jérusalem](#).

Il ne faudrait pas non plus passer sous silence l'accueil réservé au pape. Là encore, difficile de résumer, entre le respect étonnant du roi de Jordanie soucieux de la réputation de concorde de son pays, l'indifférence des rues d'Amman comme de Jérusalem – et aussi, comment ne pas en parler – l'obsession sécuritaire du service d'ordre israélien qui a, parfois, gâché la fête. Enfin, les chrétiens de Terre sainte, ceux pour qui, en définitive, le pape est venu. Une poignée de chrétiens, qui expriment souvent un sentiment de désespoir et furent bien loin des chiffres prévus : 15 000 à la messe d'Amman, 3 000 seulement à Jérusalem, sans doute 5 000 à Bethléem, et 30 000 à Nazareth, célébration la plus réussie du périple.

Le pari est remporté

On avait annoncé un voyage difficile. Il l'a été. Certains, même, préconisaient son report. Mais Benoît XVI y tenait : « Une décision personnelle et courageuse de se mettre au service de la paix », notait jeudi 14 mai le P. Federico Lombardi, directeur de la Salle de presse du Saint-Siège. D'ores et déjà, le pari est remporté : dans ces trois pays, le pape, avec une grande cohérence, a tissé habilement cette thématique de la paix sur trois niveaux, décliné à l'aide de trois lieux phares, le mont Nébo, Jérusalem et Nazareth.

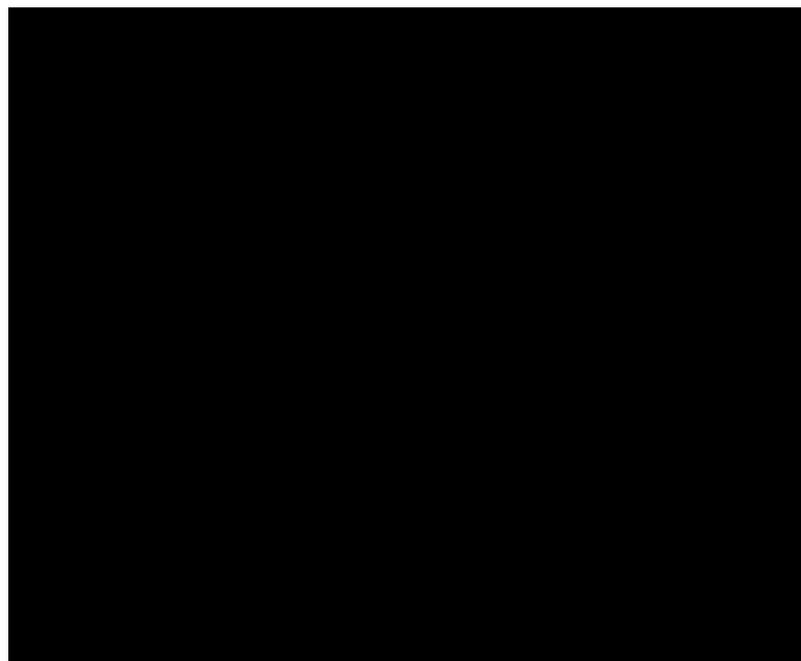
C'est au mont Nébo, samedi 9 mai, que Benoît XVI s'est pour la première fois [adressé aux trois religions monothéistes](#), dans un discours qu'il a développé à [la mosquée d'Amman](#) puis en Israël. Il s'est placé explicitement dans le sillage de Vatican II, aussi bien pour les relations avec le judaïsme que le dialogue interreligieux. Sur ce point, l'ancien préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, que l'on disait rétif à ce dialogue, a ouvert de nouvelles perspectives : en liant clairement monothéisme et paix, par le recours à la raison, il donne au geste prophétique de Jean-Paul II, lors de la rencontre d'Assise pour la paix (1986), son armature théologique.

Jérusalem, ensuite, au cœur des tensions, où chaque mot du pape fut soupesé et interprété immédiatement par l'une et l'autre des parties. Or, Benoît XVI a surpris tout le monde, en premier lieu les Israéliens, en prenant un ton très politique, [avec un spectaculaire engagement dans le complexe conflit israélo-palestinien](#). Sur le fond, il n'a fait que répéter ce que la diplomatie vaticane dit depuis Jean-Paul II quant au droit des deux nations à un État souverain. Mais sur la forme, il a manifesté par les gestes et le verbe une plus grande proximité avec les Palestiniens, une compassion avec leur souffrance, au cours de [l'émouvante rencontre du camp d'Aïda](#), et par une sévère critique du mur érigé par le gouvernement israélien.

Créer des ponts entre communautés déchirées

En face, au mémorial de Yad Vashem, [son discours](#) a déçu nombre de juifs. Cela nuira-t-il au futur des relations entre Israël et le Saint-Siège ? Non, estime une source diplomatique qui note une volonté, côté israélien, de ne pas entrer dans une polémique avec le pape au moment où le gouvernement a besoin de redorer son image internationale. Mais avec l'opinion israélienne en revanche, Benoît XVI n'a pas réussi, comme Jean-Paul II, à renverser son image négative ; elle reste au mieux indifférente. Jeudi matin, le grand quotidien populaire *Yedioth Aharonot* ne consacrait qu'un entrefilet à la journée de Bethléem, avec ce titre éloquent : « Pape politique ».

Et les chrétiens de Terre sainte ? Le pape, pris dans un périlleux jeu d'équilibrisme politique et religieux, les aurait-il oubliés ? La réponse est venue jeudi de Nazareth, dernière étape avant la visite, plus personnelle, vendredi matin au Saint-Sépulcre à Jérusalem. En Galilée, là où, selon les chrétiens, Dieu s'est fait homme, [Benoît XVI a clairement inclus l'Église locale dans ce vaste pèlerinage pour la paix](#), ce qu'il avait d'ailleurs commencé à faire à Bethléem. À Nazareth, explique-t-il, « Dieu est entré dans les tours et les détours de l'histoire humaine ». Nazareth rappelle aux chrétiens qu'ils sont mis au défi de « participer à la création, de lui attribuer à la fois une raison et un but ».



Plus encore qu'ailleurs, sur cette terre de conflits, les chrétiens ont donc un rôle à jouer, celui de créer des ponts entre communautés déchirées. « Benoît XVI n'est pas venu seulement pour consacrer une situation de fait, souligne le P. Émile Shoufani, de Nazareth : il a donné un sens prophétique à ce que les gens, dans le quotidien, essaient de construire. » De fait, dans l'horizon bien assombri de la paix en Terre sainte, Nazareth a renvoyé jeudi des signes positifs. Qu'une grand-messe publique ait pu se tenir – chose inenvisageable avec Jean-Paul II, à un moment où les tensions entre musulmans et chrétiens étaient à leur comble – en est un.

Isabelle de GAULMYN